

LeVerbe

« C'est la *parole*
qui va nous sauver »



POL
PELLETIER

AVANT-GARDE



Secret de prophète

En bon prophète, saint Jean-Baptiste, qui se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage, annonçait-il le régime du futur? Fabien Girard, biologiste au Lac-Saint-Jean, en est persuadé. Dans son dernier bouquin *Secrets d'insectes*, il nous fait découvrir ces bestioles méconnues et mésestimées de notre forêt boréale. Pour les identifier, les admirer et, pourquoi pas? les cuisiner! Un livre fourmillant d'anecdotes, d'images et d'informations étonnantes.

Piétinés, méprisés ou tués, les insectes – qui seraient plus de 10 milliards de milliards à vivre sur notre Terre – ne finissent pourtant pas de nous rendre de précieux services. Sans leur indispensable travail de pollinisation et de décomposition depuis 400 millions d'années, notre planète ne serait qu'un dépotoir.

Mais ce n'est pas tout: ils sont notre plus grand réservoir de protéines.

Bien cuisinés à la poêle ou séchés au four et réduits en poudre, ils sont délicieux et pourraient nourrir les populations croissantes de demain. Écœurant? Saviez-vous que jadis les crevettes, crabes et écrevisses étaient jetés pour amender les sols? Mais le jour où quelqu'un a eu la géniale idée d'appeler ces crustacés «fruits de mer», les foules se sont alors ruées pour les manger. Appelons les insectes des «bonbons des bois» et l'entomophagie prendra peut-être son envol.

➕ www.facebook.com/fabien.girard99/



Écouter le silence

«Écoute, mon fils... et tends l'oreille de ton cœur.» Ainsi s'ouvre la règle de saint Benoît, écrite au 6^e siècle et encore vécue à l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac, dans les Cantons-de-l'Est. Dans son balado *Abbaye*, l'artiste sonore Louis-Olivier Desmarais, en collaboration avec les créateurs de Magnéto, nous propose une expérience d'écoute immersive et contemplative de 33 minutes, en stéréo et binaural, au cœur de ce monastère bénédictin fondé en 1912.

Sons de pas et de voix des moines, sons de l'orgue et du silence de l'église, son de l'eau et des oiseaux de l'environnement: vous aurez l'impression de voir l'invisible et de toucher l'ineffable. Comme le dit un frère en ouverture: «La contemplation, c'est nourrir le cœur par une réalité qui nous dépasse.»

Lauréat du prestigieux prix Découverte Pierre Schaeffer, ce balado québécois nous permet de faire une petite retraite monastique même si nous sommes débordés ou confinés. À écouter sans rien faire d'autre... car après tout, «la foi naît de ce que l'on entend» (Rm 10,17).

➕ www.magnetobalado.com



Une table miraculeuse

Imaginez des gens d'Église et des gens d'affaires qui nouent ensemble leur tablier afin d'aider ceux qui n'ont pas toujours de quoi mettre sur leur table. C'est le petit miracle qu'accomplit chaque année l'évènement-bénéfice *À la table du Cardinal*, orchestré par le cardinal de Québec, Gerald Cyprien Lacroix.

Depuis 2015, c'est plus d'un million de dollars qui ont été amassés. L'entièreté de ces dons a été remise à 300 organismes communautaires de chez nous aidant aussi bien ceux qui ont faim de manger, d'apprendre à lire, que ceux qui ont tout simplement besoin d'être aimés.

À cette table de solidarité, tous peuvent communier: les jeunes oubliés et les femmes violentées, les familles dépassées et les aînés esseulés, les proches aidants fatigués et les ex-détenus marginalisés. D'ailleurs, l'organisme L'Aumônerie communautaire de Québec, dont nous traitons en p. 10, fait partie des bénéficiaires de ce coup de main.

Distanciation oblige, l'évènement se fait proche autrement cette année par une grande collecte à laquelle nous sommes tous invités à ajouter notre grain de sel (ou tout un baril)! Parce que, comme l'anticipait Jésus – «des pauvres, vous en aurez toujours» –, il nous faut renouveler *toujours* ce miracle de la générosité qui réunit virtuellement à une même table ceux qui ont trop et ceux qui n'ont pas assez.

➕ www.evenements-ecdq.org/a-la-table-du-cardinal-2021

QUI PAR LE FEU ?

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

J'adore les lieux communs. Ils sont à la fois honteusement faux et porteurs de vérités éternelles. Prenons par exemple: «Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts.»

Dites ça à Monique, qui a attrapé le virus et qui, ayant désormais perdu l'odorat, ne peut plus sentir ni la peau de bébé de son petit-fils nouveau-né ni l'haleine de cheval de son Jean-Pierre. La tragédie, malgré quelques bénéfices inattendus, demeure ici une tragédie.

Mais si le tube de Kelly Clarkson *Stronger (What Doesn't Kill You)* roule encore sur les radios commerciales, au-delà d'une mélodie formatée sur mesure pour devenir un ver d'oreille, c'est qu'il porte un message qui résonne au moins un peu dans la vie des 387 millions de personnes qui ont visionné le clip sur YouTube.

La version antique de ce succès sans lendemain est d'ailleurs biblique, sous une forme autrement poétique: pour purifier l'or, on l'éprouve au creuset (Sg 3,6). Ici, le creuset n'est pas un chaudron émaillé orangé qui se vend au prix d'un lingot. C'est plutôt le récipient où sont brûlées les impuretés d'un métal précieux.

Et parfois, le feu n'est pas qu'une allégorie.

*

Je pensais sincèrement écrire un mot sur l'état du monde. Mais nous nous serions engueulés. Et je suis franchement fatigué des engueulades. Il y a déjà celles pour le partage des briques Lego, celles pour les bas sales qui traînent (encore!), celles pour les brocolis trop cuits tout mous et tant d'autres sujets capitaux.

Alors, s'il vous plait, nous n'allons pas nous crêper le chignon pour des peccadilles comme les dommages collatéraux du virus

et les mesures pour l'endiguer, notre rapport malade à la maladie en général et à celle qui court en particulier.

En bon Québécois, je me rabats donc sur un sujet plus consensuel: Leonard Cohen. Il fallait qu'un duo suédois, les sœurs Söderberg (alias First Aid Kit) lance ce printemps sa version de *Who by Fire* pour que je redécouvre le poète montréalais.

Internet me raconte que cette chanson est largement inspirée d'une prière juive récitée au Grand Pardon (Yom Kippour) et aussi au Jour du Jugement (Roch Hochana). On y demande: «Qui périra par le feu, qui par l'eau? Qui aura une vie agréable et qui souffrira?»

Questions pertinentes.

*

Le sol se dérobaît sous les pieds de Stéphane (p. 10). Dépressif et pyromane, c'est en mettant le feu partout qu'il reprenait, un instant, le contrôle sur quelque chose. Cette épreuve du feu l'a mené à la prison. Puis à la rédemption.

Olivier, lui, pensait entrer au monastère (p. 14). Il a plutôt passé de longs mois sur l'étage des grands brûlés après un bête accident dont il souffre encore aujourd'hui... mais qui lui a appris à aimer vraiment.

Dans quelques jours, ce sera la Pentecôte, la fête rappelant qu'un jour, douze apôtres terrorisés ont reçu une force, une grâce, sous forme de langues de feu sur leur tête, qu'ils ont alors ouvert les volets et qu'ils sont partis baptiser des milliers de femmes et d'hommes et annoncer partout, au péril de leur vie, que la mort elle-même était vaincue.

Qui sera sauvé par l'eau? Qui par le feu? ■



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

DÉRIVES LIBERTAIRES

Éric Bédard

eric.bedard@le-verbe.com

À 14 ans, Camille Kouchner apprend que son frère jumeau est agressé sexuellement par leur beau-père, un professeur d'université très en vue dans les beaux milieux parisiens. Son frère souffre, mais il refuse de parler et demande à sa sœur de garder ce lourd secret.

La familia grande (Seuil, 2021) ne raconte pas seulement l'histoire glauque d'un inceste et l'éclatement d'une famille, il décrit les valeurs troubles d'une «gauche caviar» – ce sont les mots de l'auteure. Un portrait à charge, certes, qui n'a cependant rien d'un pamphlet idéologique. Avec beaucoup de sensibilité, elle montre le versant sombre d'une pensée libertaire très en vogue après Mai 68.

Nul ne contestera que, pour des enfants légalement assujettis à des pères alcooliques, violents, abuseurs ou à des parents indifférents ou insensibles, la famille traditionnelle d'autrefois ait pu être une véritable prison. Bien des familles traînent des histoires d'enfants battus, violés, négligés ou d'oncles et de grands-pères pervers. Nulle nostalgie chez moi de la famille «traditionnelle» qui, parfois, étouffait des souffrances jugées honteuses.

Durant les années 1970, des militants d'une gauche généreuse et souvent chrétienne ont convaincu les États occidentaux de faire de l'enfant un véritable sujet de droit. Le Québec de cette époque se dote d'institutions qui allaient mieux protéger les enfants et met sur pied un tribunal spécial. Même si le système mis en place est loin d'être parfait, ceux qui y œuvrent font de leur mieux pour secourir les enfants négligés ou maltraités.

En 1991, le Canada de Brian Mulroney ratifiait la Convention relative aux droits de l'enfance, un traité international dont l'une des

instigatrices fut la juge québécoise Andrée Ruffo. Les États signataires doivent «assurer à l'enfant la protection et les soins nécessaires à son bien-être» (article 3). Rien n'est parfait, mais des recours juridiques existent, ce qui constitue une véritable avancée.

Pour une autre gauche libertaire cependant, «libérer» les enfants, c'était les entrainer dans un monde de jouisseurs, abolir toute distance entre les adultes et leur progéniture, initier même leurs adolescents à une sexualité précoce.

Après tout, répétait la mère de Camille Kouchner, le sexe n'était-il pas davantage un «jeu» qu'un «enjeu»? L'«autorisé» et l'«interdit», répétait le beau-père aux enfants de sa conjointe, n'était-ce pas une «affaire personnelle»? Étonnante leçon de droit pour un juriste...

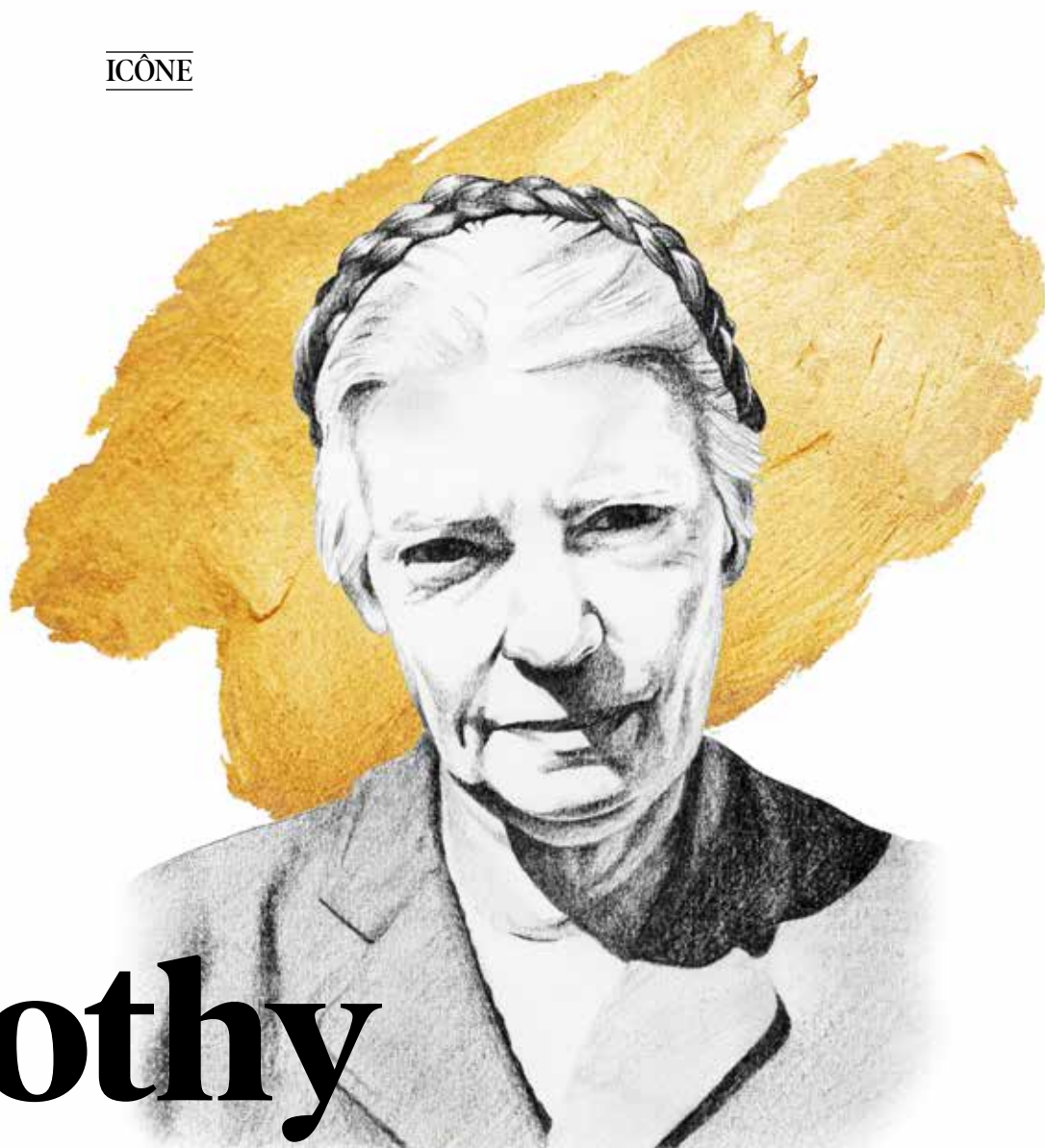
Le déni de la mère devant les révélations de ses jumeaux, après 2008, montre que cette philosophie allait parfois jusqu'à banaliser cet interdit absolu de l'inceste: après tout, il ne s'agissait que de fellations, répètera-t-elle pour dédouaner le beau-père...

La liberté est une valeur magnifique et extrêmement précieuse, trop peu valorisée par les sociétés traditionnelles. «La liberté aussi vient de Dieu», répétait autrefois le père dominicain Georges-Henri Lévesque. Ce que dénonce Camille Kouchner dans son récit, c'est une conception dévoyée de la liberté qui expose les plus vulnérables à l'égoïsme et aux tentations mortifères des plus forts. ■



Historien et professeur à l'Université TELUQ, **Éric Bédard** est aussi vice-président de la Fondation Lionel-Groulx, spécialisée dans la promotion de l'histoire du Québec. Il est notamment l'auteur de *Survivance* (Boréal, 2017) et de *L'histoire du Québec pour les nuls* (First, 2019).

ICÔNE



Dorothy Day

1897-1980

Syndicaliste hors norme

Chaque mois de mai, on assiste au même paradoxe : la récurrence du renouveau. Les bourgeons reviennent, la fonte des neiges nous dévoile un sol jonché de nouveaux déchets à cueillir... et les syndicats qui rappellent aux employeurs qu'il serait temps de signer une nouvelle convention collective.

Alors que le monde du travail traverse des bouleversements dont on mesure encore mal les conséquences durables, s'impose à nous cette figure inclassable du christianisme social qu'est l'Américaine Dorothy Day.

Lors de son discours au Congrès des États-Unis, le pape François s'est appuyé sur le témoignage d'Abraham Lincoln, de Martin Luther King, de Thomas

Merton et de Dorothy Day. Qui est cette syndicaliste, dont le procès de béatification a été ouvert par l'un des papes les plus anticommunistes de l'histoire, Jean-Paul II ?

Divorcée, mère d'une fille née hors mariage, ayant vécu un avortement, infatigable militante pour les droits des travailleurs et des marginalisés : tout cela ne l'a pas empêchée d'être aussi profondément attachée à la tradition de l'Église catholique et de puiser sa force dans une vie spirituelle nourrie par l'évangile. Elle disait d'ailleurs que « la nourriture pour le corps ne suffit pas ; il faut aussi nourrir l'esprit ». ■

✚ le-verbe.com/culture/laction-sociale-de-dorothy-day-1897-1980/

ENTREVUE

POL PELLETIER

ÉCLAIRER LA TRAGÉDIE QUÉBÉCOISE

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com

Femme active dans le monde du théâtre depuis les années 1970, Pol Pelletier ne cesse de se faire la porte-parole de l'inconscient collectif québécois. Depuis la fin des années 1980, elle a créé et enseigné une méthode qui permet de développer une présence forte et authentique à soi et au monde. En février dernier, elle a publié *Tragédie* aux éditions de la Pleine lune. Cette pièce, présentée d'abord en 1999 pour souligner les dix ans de la tuerie de Polytechnique, cherche à révéler notre rapport morbide avec le féminin. *LeVerbe* l'a rencontrée pour discuter du rôle des artistes et de la blessure québécoise.



Dans votre œuvre, vous parlez souvent de l'importance du «féminin». Qu'est-ce qu'il signifie pour vous?

Quatre choses: la fragilité, le corps, l'inconscient, la souffrance.

Ça me désole de voir que beaucoup de femmes préfèrent aujourd'hui la force, la raison et la performance, ce que j'appelle les trois caractéristiques du patriarcat, et qui sont l'absolu contraire du féminin. Ce dernier est de plus en plus fort. Nous semblons avoir convaincu l'humanité qu'en allant de son côté, tout le monde allait être millionnaire, que tout le monde serait riche, heureux, aurait trois chars. Ça ne marche pas.

C'est cette indignation qui vous a poussée à vouloir faire du théâtre?

Mon inspiration pour faire le théâtre que j'ai fait, c'est la révolte, c'est une brûlure: «Non, je ne veux pas vivre dans un monde comme celui-là.» Non! Je vais faire un théâtre qui va le faire éclater, qui va le changer. Mais une artiste de la scène ne peut pas véritablement transformer les gens si elle ne fait que dire son texte sans avoir une pleine conscience, dans toutes les dimensions de son être, de ce qu'elle est en train d'émettre. C'est un grand sujet, que j'appelle les lois de la présence; j'ai pris des années à les découvrir.

Ce dont je parle, c'est l'être. La vaste majorité des êtres humains n'ont aucune idée de ce qu'est l'«être». Ça se manifeste comment? Où allons-nous le chercher? C'est quelque chose d'invisible qu'on ne peut découvrir sans une démarche spirituelle.

C'est quoi, selon vous, une démarche spirituelle?

C'est une personne qui cherche l'invisible, qui cherche quelque chose qui ne peut pas se réduire à l'apparence ou à la matière. C'est pourquoi le métier d'artiste ne peut pas se réduire aux costumes ou aux paroles. L'art peut être une voie royale pour cette quête de l'esprit, du surnaturel, du transcendant, etc., selon les mots qu'on utilise.

Je suis une pédagogue passionnée parce que c'est la plus grande joie de mon existence que de voir quelqu'un prendre possession de son être. Quand une personne renfermée et limitée tout à coup devient présente, celle qui est témoin de cette transformation est obligée de reconnaître l'existence de l'invisible, parce qu'il ne s'est rien passé en principe, mais tout d'un coup la personne

change et elle n'a rien fait, elle s'est simplement unifiée. La dualité s'est arrêtée.

L'état de présence, l'une de ses caractéristiques, c'est le silence dans la tête. Il n'y a pas de place pour le calcul constant. C'est l'amour de la vérité et de la beauté, cette brûlure, qui pourrait être une définition pour moi de la démarche artistique.

Un vrai pédagogue, comme Socrate, il te révèle à toi-même – «connais-toi toi-même» –, son processus fait que désormais tu possèdes ta pensée, tu n'es plus victime de ta société, de ton inconscient. Il y a une lumière qui s'allume en toi, tu retournes à ta source. Ça prend une attention, une humilité et des maîtres pour t'aider à rester dans cet état et écouter le trouble, les mensonges qui apparaissent...

Imagine quand quelqu'un sait faire ça sur une scène!

Le féminin est intimement lié à la vie spirituelle aussi, non?

Oui, c'est l'importance de l'intériorité par opposition à l'extériorité. Nous manquons sérieusement de pratique d'intériorité. D'ailleurs, l'une de mes trois directives pour entrer en état de présence, c'est de mettre son attention à l'intérieur, d'arrêter de vouloir contrôler ou tout calculer ce qui est à l'extérieur de soi. Je vois des miracles chez les gens quand ils font ça.

La destruction qui sévit sur la planète en ce moment est due, à mon avis, à une trop grande densité de souffrance refoulée. Si tout le monde avait une vie spirituelle, nous pourrions vivre mieux, parce que tout le monde aurait une ressource intérieure, un silence intérieur, sa lucidité. Observons notre souffrance, qui est la troisième caractéristique du féminin.

Ce manque de silence intérieur aurait-il quelque chose à voir avec la détresse psychologique présente au Québec?

Nous sommes un peuple très douloureux, très auto-destructeur. Notre complexe fondateur, c'est le complexe de la défaite. Nous sommes défaites et défaits. Voilà notre histoire.

La caractéristique principale des Québécois est la honte. Dans mes ateliers, j'ai entendu plusieurs fois des hommes dire ou démontrer qu'ils avaient honte d'être Québécois. La honte, c'est une émotion difficile à définir, elle est plus complexe, plus dense que la culpabilité. En fait, c'est davantage un état qui proclame que tu ne devrais pas exister.





Sur les photos des anciennes familles au Québec, tout le monde a un air sévère. Nous sentons que, dans ces maisons-là, personne ne parlait, parce que six mois d'hiver avec 10, 15, 20 enfants enfermés, il fallait à tout prix éviter les chicanes; quelqu'un aurait pu tuer, blesser, casser. Puis le père n'est pas là, et quand il revient du bois après six mois de buchage, il ne parle pas plus, puis la mère non plus, puis les enfants non plus. Tout le monde se tait.

Au Québec, la parole est un interdit, il est très difficile pour nous de parler. L'impuissance, la défaite. Il est défait, il n'y arrive pas... Nous pratiquons l'autodestruction féroce, ne pouvons pas accepter que notre parole s'impose, soit pleinement incarnée, ait une force de rayonnement.

Mais il y a quelque chose d'intéressant dans cette situation... Nous n'arrivons pas à être véritablement « forts », à jouer au boss. Nous le faisons, mais un peu mal, nous ne sommes pas très très doués, il y a quelque chose de maladroït. Et c'est ce qui fait, je crois, que le Québec est profondément féminin: nous faisons les choses autrement, avec moins de violence. Quelque chose est à l'œuvre dans l'ombre au Québec. Un mystère à révéler.

Mais est-ce que le masculin est en soi négatif? A-t-il un rôle à jouer?

Oui, il y a un bon masculin, comme il y a un mauvais féminin. La dimension « protection » de l'identité masculine, quand elle s'empare d'un homme, est vraiment très belle. Le sentiment de sécurité que nous ressentons à ce moment-là, la bonté, le calme. Par contre, la plupart des hommes obéissent presque uniquement aux lois biologiques, qui peuvent être très destructrices. Il faudrait qu'ils aient la capacité de choisir consciemment des dimensions nobles, comme la protection.

S'il y a tant d'hommes qui violent des femmes pendant les guerres, c'est parce qu'ils n'ont pas le choix, c'est lié à un instinct biologique. C'est comme ça qu'ils établissent leur territoire, leur pouvoir. S'il y en avait seulement quelques-uns qui y réfléchissaient...

Le sujet de la violence en général, et en particulier la violence faite aux femmes et aux enfants, c'est central. Moi, si je vis encore, c'est pour que ce ne soit plus possible. La sexualité masculine est fortement liée à la violence. C'est bouleversant de connaître le nombre de cas de pédophilie. J'en suis une victime. Je devrais être à l'asile... Heureusement, il y a des miracles.

Votre révolte, elle part de ces événements?

Comme j'ai été très abusée par un prêtre autour de trois à cinq ans, je portais énormément de honte. Si je continue à vivre, c'est parce que ce poids tellement lourd a été levé. Évidemment, pendant longtemps, la victime cache sa honte. Ça prend toute une vie à identifier, à guérir.

On ne sent pas que vous êtes amère, revancharde...

Non, c'est drôle, je suis de plus en plus légère, gaie. Une de mes obsessions, c'est la parole. J'ai observé la puissance transformatrice de la parole dans mon enseignement auprès de plus de 4000 personnes. J'ai mis au point une technique de passage à la parole vraie: si une personne dit vraiment, avec tout son être: « Je veux mourir », par exemple, il y a quelque chose qui se passe dans le fait d'entendre les mots sortir de notre bouche, de les accepter. Le plus intéressant est ce qui se passe dans l'inconscient. La fréquentation de l'inconscient est essentielle. La parole est une voie royale. Ça ne veut pas dire de parler beaucoup, mais qu'un ou deux mots sortent qui font partie de notre être le plus intime, il y a ensuite une relaxation qui se produit.

Je crois que, sans dimension spirituelle, la vie n'a aucun sens. Regardons l'histoire des peuples, ils refont toujours les mêmes erreurs. Alors, si une personne a un tempérament un peu vif, comme moi, elle se dit: « Engageons-nous, écrivons, faisons quelque chose. » Puis un jour, elle se rend compte que ça ne sert absolument à rien. L'humanité continue à faire les mêmes affaires. Elle meurt le cœur plus ou moins brisé, plus ou moins résigné, comme bien des femmes que j'ai connues qui ont subi des agressions.

Le vrai changement ne viendrait donc pas de l'action militante?

Il faut que le changement se fasse d'abord à l'intérieur de chaque être humain et que chacun puisse dire: « Moi, je ne suis plus capable de faire du mal, ou du moins ma vigilance en ce sens est grande. » Les humains se blessent verbalement, atrocement, certains tuent, brisent, mutilent, entrent de force dans le corps d'une autre humaine... Je suis très consciente que les gens qui vont jusque-là souffrent beaucoup et que c'est le cycle de la violence et de la vengeance qui se perpétue. Il faut que ça arrête!

Il n'y a rien de plus important que la bonté, et c'est la parole qui va nous sauver. ■

✚ polpelletier.com

✚ *Tragédie*, Éditions de la Pleine lune, 2021, 176 pages.

REPORTAGE

De l'autre côté des murs

RENCONTRES À L'AUMÔNERIE COMMUNAUTAIRE DE QUÉBEC

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Photos de Marion Desjardins

Contrevenir à la loi. Être en état d'arrestation. Vivre hors de la société, dans un univers soumis à d'autres codes. En ressortir transformé ou avec des séquelles. Tenter de reprendre en main sa liberté et de se réinsérer autrement dans la société. Rencontrer l'Aumônerie communautaire dans ce processus douloureux pour retrouver confiance en sa dignité, malgré le crime commis et le jugement d'autrui. Voilà ce que Stéphane et Natacha ont vécu.





La première rencontre de Stéphane Bouchard (photo page 10) avec la coordonnatrice de l'Aumônerie communautaire de Québec, Caroline Pelletier (photo page 12), n'est pas allée de soi. L'ex-détenu vient de passer 15 mois derrière les barreaux lorsqu'il entreprend un retour aux études. Il vit alors en maison de transition. Durant un examen de fin de session, la surveillante de la classe lui demande de se présenter. Mal à l'aise, il lui tend timidement sa seule carte d'identité, une carte du service correctionnel. Contrairement à ce qu'il appréhendait, Caroline ne le juge pas. À son étonnement, elle est même enthousiaste de faire sa connaissance.

D'aussi loin qu'elle se souvienne, Caroline s'est toujours intéressée aux personnes en marge. « Je me suis souvent sentie incomprise dans la vie, et à un moment donné, je me suis dit : ce n'est pas vrai que je vais reproduire les gestes qui m'ont blessée, juger les gens ou ne pas essayer de comprendre qui ils sont. J'ai toujours porté un intérêt envers ce qui était différent. Même si je ne connaissais pas encore de personnes judiciarisées, je savais que je connectais avec elles », me confie-t-elle dans les locaux de l'Aumônerie communautaire.

Œuvrant depuis 10 ans au sein de l'organisme, elle offre un soutien aux détenus en perte de repères à leur sortie. L'organisme interconfessionnel accompagne généralement des personnes qui ont purgé une peine de deux ans et plus. Dans certains cas, le lien avec leurs familles ou leurs amis s'est brisé, selon la gravité du délit, les rendant encore plus isolées. Les détenus se sentent souvent plus à l'aise de se confier aux bénévoles de l'Aumônerie communautaire qu'aux agents de libération conditionnelle. Parce qu'ils n'ont pas de lien d'autorité avec eux, ils ne craignent pas d'être sanctionnés.

SOUS LES FEUX

Stéphane a trouvé auprès de Caroline à l'Aumônerie communautaire cette oreille attentive dont il a eu besoin pour apprendre à braver le regard des autres et, surtout, vivre avec le crime commis. Sa voix portante, son naturel et sa franchise audacieuse montrent qu'il assume aujourd'hui cette partie plus sombre de son histoire.

Il lui a fallu quelques années d'accompagnement et de thérapie pour comprendre ce qui l'a poussé à incendier des balcons de son quartier. « À 21 ans, je

suis infirmier, je fais de l'argent, je suis attiré par les femmes, j'aime bien sortir. La grosse vie, quoi. Ma pratique religieuse prend une petite débarque. Mais en rentrant chez moi le soir, je suis malheureux. Je tombe en grosse dépression et en épuisement professionnel. Je me soigne mal. Je tombe dans l'alcoolisme et la toxicomanie, je m'automédimente », raconte Stéphane.

Sa santé mentale se fragilise et la relation toxique qu'il entretient avec une femme le prédispose à étouffer son mal-être. « J'entendais comme des voix. J'avais tellement de tensions en moi. Le feu me libérerait », se rappelle-t-il.

À ce moment-là, Stéphane est dans le déni. Personne ne sait d'ailleurs qu'en dehors de ses heures de travail comme infirmier, il s'adonne à ce type de délit pyromane. Jusqu'au jour où il reçoit une convocation au poste de police. L'achat d'un liquide inflammable au dépanneur du coin le rend suspect. Stéphane passe aux aveux. Son crime est désormais en pleine lumière, à la consternation de son entourage.

L'arrivée à la prison provinciale d'Orsainville est un choc. La fouille à nu en marque l'entrée. « On me dit de me pencher, de lever les pieds. Moi, je suis en panique et je pleure comme un enfant », m'avoue Stéphane.

Le nouveau détenu s'enferme dans sa cellule presque 23 heures sur 24 pour ne pas se mêler à la jungle bruyante où le plus fort mène la meute. Les idées suicidaires l'assaillent, au point qu'il s'imagine pendu, accroché sur son lit. Une promesse donnée à sa mère le maintient jusqu'à son transfert au pénitencier fédéral de Laval, où est offert un suivi psychiatrique et psychologique.

DES SÉQUELLES CARCÉRALES

Toujours en maison de transition, Natacha (prénom fictif) souhaite renouer avec la foi pour se remettre d'une erreur de parcours et de tous les préjudices vécus en seulement trois mois de détention à la prison Leclerc, à Laval.

Quand elle me parle de son incarcération, une phrase revient à quelques reprises : « En prison, on pleure, on pleure, ils nous font pleurer beaucoup. » Des agents correctionnels condescendants « qui prennent plaisir à ridiculiser », des prescriptions de médicaments non respectées, de l'isolement cellulaire encore pratiqué, une mauvaise prise en charge des conditions d'hygiène, des rongeurs dans les

cellules... de quoi avoir traumatisé Natacha, qui était déjà fragile à son entrée.

Assise à ses côtés, Caroline l'écoute attentivement raconter ce triste récit qui ne la surprend malheureusement pas. «La prison, ça a une certaine fonction, mais l'expérience de détention qu'on fait vivre aux personnes incarcérées a beaucoup plus de conséquences que l'arrêt d'agir et la sécurité de la communauté», pense-t-elle.

«La réinsertion sociale devrait commencer à l'intérieur des murs, mais dans un contexte où tu ne te sens pas traité avec dignité, c'est difficile. Les personnes non criminalisées sont censées être des modèles de citoyens respectueux des lois. Moi, personnellement, si j'étais incarcérée, je ne voudrais pas ressembler à ce modèle-là. Je ne voudrais pas

faire partie de la société, de leur société», poursuit celle qui se dévoue à faire respecter les droits des personnes judiciarisées.

AU-DELÀ DES BARBELÉS

Malgré tout, Stéphane a commencé un véritable chemin de libération à l'intérieur des murs du pénitencier fédéral, dans ce milieu même où, paradoxalement, il est enfermé. Grâce à ses prises de conscience en thérapie et aux encouragements de sa famille, Stéphane reprend du poil de la bête. Et un jour, après qu'il a reçu le sacrement du pardon, un tournant plus radical s'opère en lui.

«Le prêtre me dit: "Va te reposer devant le Saint-Sacrement, détends-toi, Dieu va faire le reste."



Curieusement, cette même journée là, je reçois la lettre d'un ami, moine à l'abbaye de Rougemont, qui me connaît depuis l'adolescence. Il me dit des paroles qui me bouleversent. "Je sais que tu vis des moments épouvantables, mais je ne te juge pas. Applique-toi à distribuer sourires et bonnes paroles. Ces gars-là ont plus besoin de toi que d'autre chose. Tu as été sauvé, sois présent pour eux." C'est là que j'ai renoué avec Dieu et avec l'Église.»

Avant de sortir de prison, Stéphane a tellement intégré les conseils de son ami qu'on en vient à le surnommer «le curé». Des détenus se confient même à lui et d'autres lui font confiance au point de lui demander de leur transcrire des lettres personnelles.

Aujourd'hui laïc consacré chez les Petits frères de la Croix et impliqué à l'Aumônerie communautaire depuis 2017, il continue la mission qu'il s'est découverte à l'intérieur des murs. Avec lui, les détenus se sentent compris, puisqu'il a connu l'univers carcéral, lui aussi. Natacha est l'une des personnes qu'il accompagne dans le processus de réinsertion.

«J'ai peur du jugement d'autrui, confie Natacha. Je ne sais pas qui sait ce que j'ai fait, car ça a passé dans les journaux. Je suis toujours sur le qui-vive. Mais Stéphane m'aide beaucoup à surmonter cette peur du regard de l'autre qu'il a lui-même appris à affronter.»

VERS UNE LIBÉRATION INCONDITIONNELLE

Caroline se souviendra toujours de cet homme qui, enfant, lui avait-il raconté, avait appris à nettoyer des fusils avant d'apprendre à marcher.

Comment réapprendre à respecter la loi si à la base l'éducation a été déficiente et si, de surcroît, l'expérience carcérale ne favorise pas cette intégration? C'est ce qui motive Caroline et Stéphane chaque jour: aider les personnes judiciairisées à poser de nouvelles limites, à connaître ce qui est acceptable ou non, à gérer les émotions autrement que par la violence.

«Notre but est d'accepter la personne comme elle est, comme humain qui a fait des erreurs, mais qui a la capacité de se relever, me confie Caroline. Quand tu te fais valoriser à donner des coups de poing, tu as moins d'occasions d'être valorisé pour tes bons coups. Des personnes me disent, pendant leur réinsertion sociale, qu'elles font des nouvelles

FINANCER D'ANCIENS CRIMINELS?

«En tant qu'organisme communautaire, il est difficile de trouver du financement parce que personne ne veut donner de l'argent à des agresseurs. Mais pour que des anciens criminels soient respectueux des lois à leur sortie de prison, il faut leur en donner les moyens. Ce n'est pas en les excluant de la communauté et en les montrant du doigt que ça va se faire. Si on ne les accepte pas au travail comme membres de la collectivité, les personnes judiciairisées ne se sentiront pas valorisées en tant que personnes et ne développeront pas de lien d'appartenance à une communauté. Elles vont s'isoler, vont recommencer à consommer et finir par commettre un autre crime», explique Caroline.

choses et qu'elles ne se reconnaissent pas. J'essaie de leur expliquer que, dans le fond, toutes les belles choses qu'elles sont capables d'accomplir, à la base, elles sont tout ça aussi.»

Caroline fait parfois des rencontres marquantes qui lui rappellent le sens de ce qu'elle fait. Un jour, elle tentait d'aider un homme lourdement judiciairisé en situation d'itinérance. Il refusait de se confier à elle parce qu'il disait que personne ne pouvait le croire tant ce qu'il avait vécu «était dégueulasse». Il lui disait: «Toi, quand tu t'en vas chez toi, tu te fous de nous autres.»

Alors qu'elle essayait de lui expliquer pourquoi elle faisait son travail, il a consenti à lui parler pour finalement lui avouer: «Je ne sais pas ce que tu as fait, mais tu as été capable d'aller chercher quelque chose à l'intérieur de moi que jamais personne n'a été capable d'atteindre.»

Et c'est bien pour cela que l'Aumônerie communautaire existe: parce qu'au-delà du crime commis, chaque être humain compte, surtout quand il pense ne plus rien valoir pour personne. ■



Photo : Avec l'aimable autorisation d'Olivier Lessard



TÉMOIGNAGE

À FLEUR DE PEAU

LA RÉADAPTATION D'OLIVIER, GRAND BRULÉ

Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com

Le 26 avril 2006, à l'âge de 22 ans, Olivier tombe dans une flaque d'essence en feu. Il se transforme en torche humaine. Il venait pourtant de rencontrer Dieu et songeait même à lui donner toute sa vie. Histoire d'un ressuscité.

Adolescent, il avait mis le bon Dieu de côté, mais pour faire plaisir à sa grand-mère, il s'était inscrit au parcours Alpha (voir encadré p. 16) de sa paroisse. «C'était vraiment intéressant! J'ai été touché par Dieu. Une flamme s'est rallumée en moi, et ça m'a amené à me questionner sérieusement. Je n'avais plus envie de vivre une vie sans Dieu, centrée sur le travail, l'argent, la consommation. Je me demandais si je n'allais pas devenir religieux, ou moine. Je voulais donner ma vie à Dieu sans trop savoir comment.»

Pour discerner tout ça, il décide de se retirer dans un monastère pour un mois. Du moins, c'est ce qui était prévu.

TORCHE HUMAINE

Quatre jours avant son départ, il fait la fête avec trois amis, question de se dire au revoir.

«On allait souvent dans un petit chalet dans le bois. C'était notre *spot*. On était en train de jouer aux cartes. Un de mes amis, pour rallumer le feu, utilise le bidon d'essence qui était juste à côté du foyer. Personne ne l'a vu faire; on avait le dos tourné.»

Un retour de feu se produit dans le bidon. Le feu prend. Son ami lance le bidon en feu en direction de la porte du chalet, mais le bidon tombe juste à côté de la porte et se vide d'un coup. «Les flammes sont montées d'une traite jusqu'au plafond! raconte Olivier. Le feu grondait! C'était assourdissant!»

Les gars se regardent tous. C'est l'unique sortie. Un gars prend son courage à deux mains et traverse le feu en courant. Le deuxième fait de même.

Puis, Olivier tente sa chance. «J'ai pris un manteau pour me protéger la tête, mais je ne voyais pas où j'allais et j'ai trébuché... Je suis tombé dans la flaque d'essence qui brûlait. J'étais à quatre pattes et ça brûlait tout autour de moi. J'ai réussi à sortir du chalet quand même.

pour le décrire», répond Olivier, avec son ton toujours calme et serein.

LE FEU DE LA COLÈRE

Olivier est plongé dans un semi-coma pendant trois semaines. Il demeure à l'hôpital pendant cinq semaines en tout et subit de multiples opérations de greffe de peau saine.

sentait coupable. C'était terrible de le voir. Je lui ai tout pardonné. Je ne pouvais pas lui en vouloir; je lui disais que tout était pardonné.»

On transfère Olivier à l'Institut de réadaptation, à Québec. En plus des changements de pansement qui durent plusieurs heures – avec la sensation d'avoir un diachylon qui arrache tout sur son passage –, c'était le pénible travail de physiothérapie et d'ergothérapie. Il devait garder à l'esprit, lui disait-on, qu'il n'y aurait aucune amélioration possible s'il n'était pas prêt à tolérer la douleur.

QU'EST-CE QUE LE PARCOURS ALPHA?

Le parcours Alpha explore les questions du sens de la vie et de la foi chrétienne dans un cadre amical, ouvert et chaleureux. Par des discussions informelles autour d'une table, les participants se rencontrent chaque semaine pour réfléchir à des thèmes spirituels introduits par une série de vidéos.

📍 alphacanada.org/fr

J'étais une vraie torche humaine. Je me roulais par terre, et un ami a sauté sur moi pour m'éteindre... Lui aussi, il s'est brûlé gravement.»

Olivier était éteint. Le dernier gars venait de sortir, indemne. «Moi, je voyais ma peau qui pendouillait en lambeaux... On s'est rendus à l'hôpital. On m'a enlevé ce qui me restait de mes vêtements et on a mis des gazes partout. Je me souviens d'avoir entendu une infirmière appeler l'hôpital Enfant-Jésus en disant: "On vous envoie un grand brûlé au 3^e degré sur 50 % de son corps."

— Comment pouvais-tu endurer ça?

— Je ne sais pas. Je peux dire que j'ai été impressionné du niveau de douleur que je pouvais ressentir... Je n'ai pas de mot

Le semi-coma, explique-t-il, est «comme un cauchemar duquel tu ne peux pas sortir. Tu n'arrives pas à te réveiller. Tu ressens les choses. Tu es conscient de ce qui se passe autour, mais à moitié. La réalité est glauque. Le lit où j'étais, je croyais que c'était une fosse de cadavres dans laquelle j'étais étendu et dont je ne pouvais plus m'échapper. Par contre, je ressentais la présence extérieure, et cela m'apportait beaucoup de réconfort».

À son réveil, ses amis viennent le voir chaque jour, surtout le responsable du feu, brûlé au bras et greffé, lui aussi.

«Comment réagissais-tu face à lui?

— Ce gars-là, c'était tout un colosse, tu sais, et là, je le voyais au pied de mon lit, complètement défait et en larmes. Il se

«Au début, je peux dire que ça allait, mais à la longue, je n'en pouvais plus... Il faut comprendre que je n'étais même pas capable de lever le bras; chaque fois que je levais le bras, la peau voulait fendre parce que les pansements tiraillaient mes plaies! La douleur est devenue intolérable.

— Et Dieu dans tout ça? Je veux dire, tu t'apprêtais à lui donner ta vie, et cet accident arrive! Comment vivais-tu ça?

— Avec ce travail de réadaptation et la douleur physique, j'ai commencé, justement, à me demander pourquoi j'étais là, pourquoi je vivais ça. J'en voulais à Dieu. Pourquoi avait-il laissé ça arriver? Ça n'avait pas de sens! J'en voulais aussi à mon ami, finalement. Pourquoi ce n'était pas lui qui était à ma place? C'était de sa faute, après tout!»

Olivier glissait sur la pente de la colère et du ressentiment. À la fin, il en voulait à tout le monde. «Tout était négatif dans mon esprit. J'ai glissé comme ça, rempli d'amertume, jusqu'à ma sortie de réadaptation, sept mois plus tard.»

À ce moment-là, ce n'est pas la grand-mère qui est intervenue, mais la marraine. Elle lui suggère de voir un ami, qui est prêtre. «Ça ne me tentait pas du tout! En moi, ça disait juste que je n'avais pas besoin de lui! Mais bon. J'ai accepté pour faire plaisir à ma marraine... J'ai reçu la visite de cet ami prêtre, et là, j'ai vidé mon sac. Toute ma haine, ma rancune envers Dieu et envers mon ami; j'ai



tout dit. Je ne sais pas si j'avais le désir réel de pardonner, mais ce que je sais, c'est que je m'en allais vers le suicide... C'était ça que je vivais et c'était plus fort que moi. À la fin de notre rencontre, une parole du prêtre est restée en moi : "Le pardon, c'est une chose qui recommence chaque jour, et la prière est indispensable là-dedans." »

Olivier est donc reparti, portant un sac un peu moins lourd.

LE DOUX FEU DE DIEU

Avant l'accident, Olivier avait l'habitude de se rendre à l'adoration eucharistique le jeudi soir à la chapelle du sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré. Il avait abandonné tout ça, mais sa marraine, encore une fois, lui propose d'y retourner.

« J'y allais de reculons, mais dès la première visite, assis devant Lui, j'ai crié : "Seigneur ! J'suis pus capable ! J'suis pus capable !" Eh bien, 15 secondes plus tard, une paix incroyable a envahi tout mon cœur. Ma *switch* de colère était à *off*. Carrément ! Je sentais un grand, un immense amour qui remplissait toute la

pièce. Toute la colère envers mon ami venait de se volatiliser. »

En sortant de la chapelle, Olivier réalise que c'est *dans* la présence de Dieu que sa guérison pourra se faire. Il prend la décision de renouer avec Dieu et avec la prière. « Pour me faciliter la tâche, Dieu ramenait à ma mémoire plein de beaux souvenirs. Non seulement j'étais surpris de ne plus ressentir de colère, mais je l'étais encore plus de voir que tout était remplacé par un amour ardent. »

Au bout d'un an, il veut encore discerner sa vocation et se cloître pour un mois. Ce qui en ressort ? Une tout autre vocation. « Bon. Je n'y croyais pas vraiment ! Quelle femme me trouverait beau ? Me désirerait ? Je me disais que, comme religieux, au moins, je n'aurais pas à affronter ça... C'était comme une sécurité, une façon d'être à l'abri des regards. »

Pourtant, Marjorie, qui s'occupait de la pastorale jeunesse et des pèlerins au Sanctuaire, avait commencé à lui tourner autour, intriguée par ce gars qui portait toujours des vêtements compressifs. Elle a dû attendre un an avant qu'il ait le courage de lui parler.

*

Olivier et Marjorie sont mariés depuis dix ans, ont deux beaux enfants et cheminent ensemble vers le diaconat permanent. Dieu fait dépasser bien des limites.

Dans ce corps meurtri, l'inconfort est permanent pour Olivier. Ses bras n'ont plus les bonnes sensations ; les nerfs ont été attaqués, et ça, c'est irréversible. Quand Marjorie passe sa main sur sa poitrine, même très délicatement, c'est comme un râteau, dit-il en souriant timidement. Il apprend à vivre avec ça et Marjorie l'aime comme ça, comme il dit. De toute façon, n'est-on pas toujours en train d'apprendre à vivre et à aimer ?

« C'est bizarre à dire, confie Olivier, mais je me suis attaché à mes cicatrices. Tout ce que j'ai appris sur Dieu, sur moi-même, sur les autres, c'est grâce à elles, c'est à travers elles. J'ai appris à connaître notre Dieu ; il ne souhaite pas notre souffrance et notre douleur, mais il nous en fait sortir plus forts, transformés. Il ne voit que la beauté et le potentiel en nous. » ■

TOUT LE MONDE TOUT NU!

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Avec tous ces débats autour des masques sanitaires et des voiles religieux ces dernières années, on pourrait réécrire le célèbre mot du Tartuffe de Molière: «Couvrez ce ~~sein~~ visage que je ne saurais voir: / Par de pareils objets les âmes sont blessées, / Et cela fait venir de coupables pensées.»

Le masque et le voile. À contrecourant de la reconnaissance faciale qui s'implante et s'impose partout, les feux qu'attisent ces tissus faciaux mettent à nu nos hantises et envies de transparence. Révéler sa figure, ou seulement son profil, c'est choisir jusqu'où on accepte de se laisser voir et savoir. C'est trouver la juste mesure entre le pudibond et l'exhibition.

Or, voici que ce qui était jadis sous les draps est désormais sur la toile. La nudité n'est plus seulement partouze; elle est partout. Finis les tabous. Et pourtant... sans vêtement, l'homme réalise que sa peau n'est qu'un déguisement plus subtil pour dissimuler son âme. Car, comme disait le saint curé d'Ars: «Si on se voyait sans masque, on en mourrait.»

Impudiques en public, nous sommes devenus prudes en privé. L'homme moderne (non moins que la femme) qui se dénude extérieurement par désir de liberté se rhabille intérieurement par peur d'être rejeté. «Et si l'autre découvrirait qui je suis vraiment? Vite, montrons-lui ma chair pour éblouir et détourner son regard.» Grande mascarade qui atteste avec Shakespeare que «le monde entier est un théâtre, et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs».

D'ordinaire, la nudité ne se trouve que dans deux pièces: la salle de bain et la chambre à coucher. La première pour faire propre et la seconde pour faire l'amour. Le Christ, lui, s'expose dans une troisième pièce: l'église. Là, crucifié, il s'offre nu sur un lit de bois. Au chœur ou au confessionnal, il nous attend, démasqué de toute mondanité. Là aussi pour mieux nous laver et nous embrasser. Comme quoi, au motel ou à l'autel, la nudité est encore affaire d'amour.

La nudité totale du corps, comme celle de l'âme, peine pourtant à révéler notre véritable identité. Parce que, toute sa vie, il demeure en chaque personne une part d'infini, au double sens d'inachevé et d'inépuisable. Ainsi, l'homme se dévoile non pas sans, mais sous le voile. Les plus grands artistes l'ont compris: le sublime n'est ni dans le nu ni dans la tenue, mais dans les jeux de voilage. N'est-ce pas le secret de la lingerie, qui permet de montrer juste assez pour susciter la curiosité? Car l'amour se nourrit aussi des non-dits. Si tout cacher empêche le désir de naître, tout montrer risque au contraire de le tuer. Sans secrets, plus de craintes ni d'attraits. Le mystère, voilà ce que laisse entrevoir le voile du tabernacle... tout comme celui de la mariée.

Enfin, nous pouvons espérer avec Victor Hugo qu'«à la mort, le masque tombera du visage de l'homme, et le voile du visage de Dieu». Alors, le mystère sera entièrement dévoilé et l'amour libéré, dans la plus pure nudité originelle. ■



Rédacteur et responsable de l'innovation au *Verbe*, **Simon Lessard** est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale *du neuf et de l'ancien* afin d'interpréter les signes de notre temps.

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons des reçus de charité pour tout don de 100 \$ et plus. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros par année et 2 numéros spéciaux en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS

Frédérique Bérubé

JOURNALISTE

Sarah-Christine Bourihane

GRAPHISTES

Marie-Pier LaRose et Judith Renauld

ACCUEIL ET CHARGÉE DE PROJETS

Florence Jacolin

ÉDITEUR

Ambroise Bernier

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

Les illustrations des pages 3, 4 et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture:
Ioana V. Bezman

Les photos des pages 2 et 20 sont tirées de la banque d'images Unsplash.

Le Verbe est imprimé chez Solisco et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:

Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

2470, rue Triquet, Québec
(Québec) G1W 1E2

Tél.: 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com



DES CHIFFRES ET DES MOTS



4 761

chrétiens tués en 2020, soit 13 par jour et plus du double qu'en 2019.

Nigeria: pays où le plus de chrétiens ont été assassinés dans la dernière année.

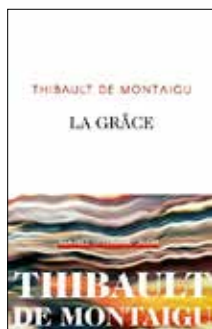
340 millions

de chrétiens, soit 1 sur 8, sont fortement persécutés dans le monde.

Chine: pays où les églises sont les plus attaquées, soit plus de 18000 depuis 7 ans.

Source: Index mondial de persécution des chrétiens 2021, du 1^{er} octobre 2019 au 30 septembre 2020. www.portesouvertes.fr

LA RÉDAC RECOMMANDE



Gagnant du prix de Flore 2020, *La grâce*, un roman autobiographique, raconte trois étonnantes métamorphoses: celle de l'auteur, celle de son oncle Christian et celle de saint François d'Assise, chacun touché à sa manière par *la grâce* qui, dans les mots de Montaignu, est «cette possibilité inouïe d'un contact charnel avec Dieu». Un roman incarné qui saura toucher aussi bien les croyants, ceux qui pensent croire, que les mécréants.

Thibault de Montaignu, *La grâce*, Plon, 2020, 368 pages.

Articles les plus



ce mois-ci sur le-verbe.com

1



Une Nouvelle-France qui pourrait sur la croix
de Jean-Philippe Trottier

2



5 vérités chrétiennes dans la théorie du genre
de Simon Lessard

3



Supporter patiemment les emmerdeurs
de Laurence Godin-Tremblay



NE FAITES PAS COMME
tout le monde

ÉCOUTEZ

On n'est pas
du monde

le-verbe.com/radio